
Interrogation
Bulletin œcuménique
N° 5 – juin 1996
Paraît 8 fois par an
– BEN,.. C'ETTE ANNEE,.. PLUS DE PASSEPORT, DE BILLET... PAS DE BAGAGES, DE CARTES... FINI LES VOLS, LES VACCINS ETC...
– JE ME FAIS 3 SEMAINES SUR " INTERNET "... ET ... POUR LES COUPS DE SOLEIL, C'EST L'ECRAN TOTAL !...
JD LIECHTI 96

Vos parents ne sont pas vos parents

par Gilbert Zbaeren

Ces derniers temps j'ai rencontré beaucoup de personnes en mal de vivre parce qu'elles n'avaient pas été reçues convenablement dans la vie par leurs parents. Pire, elles avaient appris qu'elles n'étaient pas souhaitées, que leur arrivée avait l'air d'un accident. J'ai été frappé par la profondeur de la lésion, frappé aussi par l'inertie que cela provoquait.

N'ayant pas eu ce handicap, je suis mal placé pour en parler vraiment, mais je n'en pense pas moins un certain nombre de choses. Les personnes rencontrées ayant diverses réactions cela me fait avoir plusieurs sentiments. Le pire de ces sentiments est qu'il faudrait qu'ils se secouent un peu. Un sentiment un peu plus modéré: je constate que c'est si profond, que pour s'en tirer il faut qu'ils puissent pouvoir séparer le boulet qu'ils doivent traîner le long de leur existence et les événements de leur vie auxquels ils doivent faire face. Le sentiment le plus pessimiste est de me dire que décidément ils ne peuvent pas prendre leur vie à bras le corps celle-ci n'existant pas puisque une ou deux personnes ne la voulaient pas...

Bien entendu on peut comme toujours prendre un peu de l'un et des autres et en mélangeant bien on trouve toujours quelque chose de compliqué.

Mais voilà qu'en pensant à tout cela je me suis rappelé le texte de Khalil Gibran «*Vos enfants ne sont pas vos enfants*» *(Le Prophète)*. Ce texte est un avertissement aux parents de ne pas faire de leurs enfants, leur chose, une copie d'eux-mêmes, etc. Je me suis dit que ce serait bien de l'écrire dans l'autre sens «Vos parents ne sont pas vos parents», de manière à se rendre compte que l'on ne peut pas tout leur demander et que la vie, puisque il s'agit de cela ici, ne dépend pas d'eux mais qu'elle existe en nous au travers d'eux et que la transmission ne dépend pas d'eux seulement...

Il est vrai que si le transmetteur est doux, attentionné, agréable, aimant, la transmission est bien plus évidente.

Mais essayons de voir ce que cela peut donner...

Si vous en faites une autre version, envoyez-la moi, je suis intéressé.

(Bien entendu, il faut déjà adhérer à la première version, celle de Khalil Gibran, pour pouvoir entrer dans la seconde.)

Pour compléter, je reprends un autre texte de Françoise Dolto:
«C'est pour ça qu'un enfant qui n'a pas apporté, en naissant la joie à sa mère en est marqué, que le sens banal de vivre ne peut pas être de joie pour lui. Le sens de la vie est marqué, pour lui, d'un bémol.»

Vos enfants ne sont pas vos enfants

Et une femme qui tenait un bébé contre son sein dit,
Parlez-nous **des Enfants.**
Et il dit:
Vos enfants ne sont pas vos enfants.
Ce sont les fils et les filles du désir de Vie.
Ils arrivent à travers vous mais non de vous.
Et quoiqu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.

Vous pouvez leur donner votre amour mais non pas vos pensées,
Car ils ont leurs pensées propres.
Vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes,
Car leurs âmes habitent la demeure de demain que vous ne pouvez visiter même dans vos rêves.
Vous pouvez tenter d'être comme eux, mais n'essayez pas de les rendre comme vous.

Car la vie ne s'en retourne pas en arrière ni ne s'attarde avec hier...

Vous êtes des arcs par qui vos enfants
Comme des flèches vivantes sont projetés.
L'Archer voit le but sur le chemin de l'infini
Et
Il vous tend de Sa puissance pour que Ses Flèches
Puissent voler vite et loin.
Que votre tension par la main de l'Archer
Soit pour la joie
Car, de même qu'il aime la flèche qui vole,
Il aime l'arc qui est stable.

Vos parents ne sont pas vos parents

Et un homme qui pensait à sa mère
Avec des sentiments mitigés dit
Parlez-nous **des Parents**
Et il aurait pu dire:
Vos parents ne sont pas vos parents.
La Vie a utilisé leur désir, leur amour
Pour vous faire arriver à travers eux.
Et quoique vous soyez avec eux,
Vous ne pouvez pas exiger au-delà de ce qu'ils peuvent vous donner, ils ne vous appartiennent pas.

Vous pouvez leur donner votre amour mais pas vos pensées,
Car ils ont leurs pensées propres.
Vous pouvez en prendre soin mais non vous emparer de leurs âmes.
Car leurs âmes habitent la demeure d'hier que vous ne pouvez vraiment comprendre même dans vos rêves.
Vous pouvez tenter d'être comme eux mais n'essayez pas de les rendre comme vous ou comme vous voudriez qu'ils soient ou qu'ils aient été.
Car la vie ne s'en retourne pas en arrière ni ne s'attarde avec hier...
Vous êtes comme des flèches vivantes projetées par l'arc que sont vos parents.
L'Archer (qui n'est pas vos parents) voit le but sur le chemin de l'infini
Et
Il les tend autant que possible de Sa puissance pour que Ses Flèches
Puissent voler vite et loin
La tension tentée par la main de l'Archer
Est pour la joie
Car au-delà de l'arc qui ne peut être stable
Il aime la flèche qui vole.

Khalil Gibran

«Rencontres avec Julius K. Nyerere»

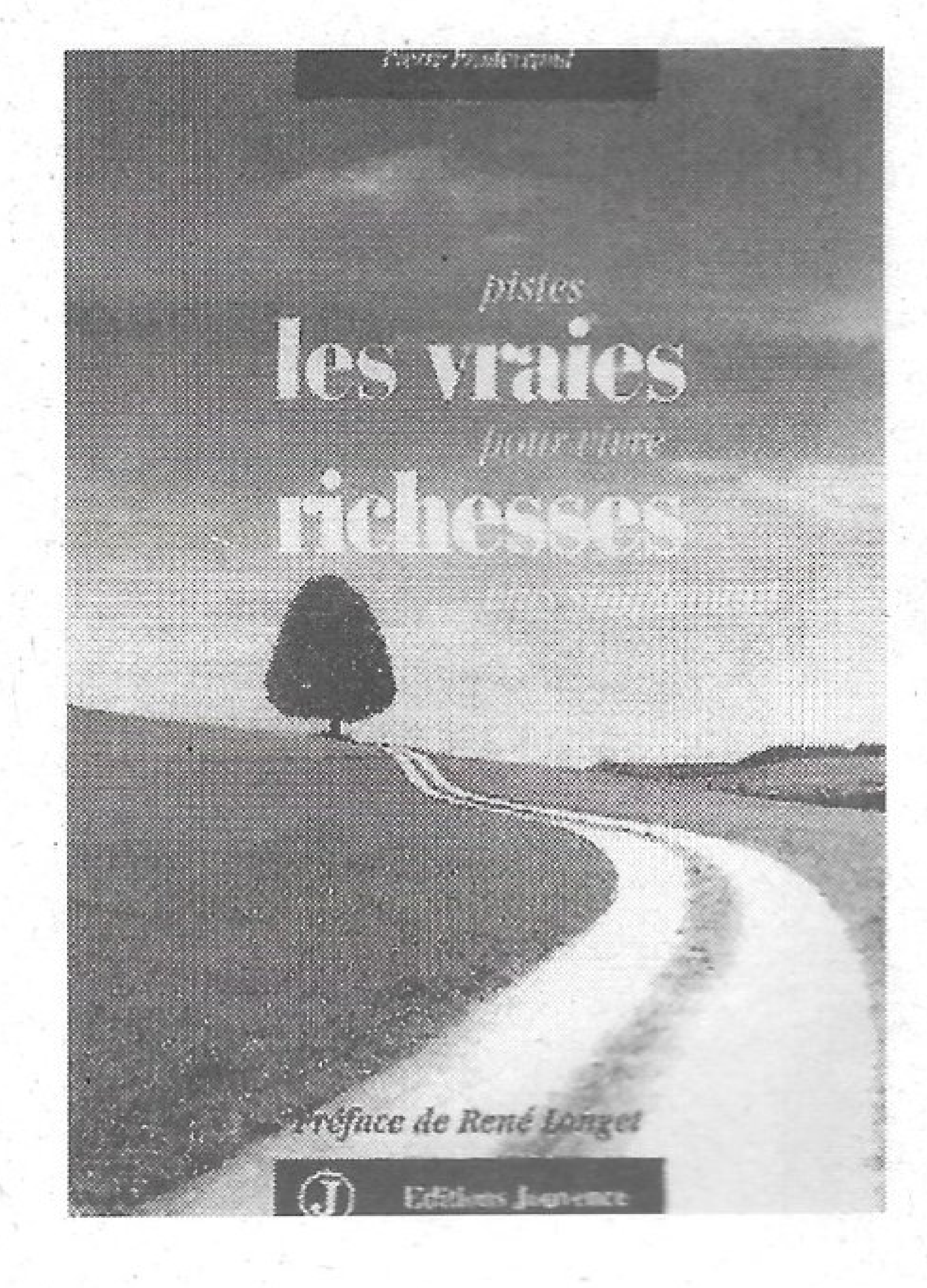
J'ai été socialiste et je reste socialiste en cette fin de siècle où c'est presque commettre un sacrilège que de faire référence au socialisme. Je ne changerais rien à ma philosophie, je l'implanterais différemment; ainsi se confesse Nyerere dans un récent ouvrage. Après avoir dirigé la Tanzanie pendant plus de vingt ans (1962–1984), le «Mwalimu» (maître d'école), comme le surnomment les Tanzaniens, vient de publier un livre dans lequel il raconte son enfance, ses engagements, ses ambitions et ses échecs. Nyerere, chrétien pratiquant, avait défini son socialisme solidariste en 1967 à Arusha. C'était un essai de «troisième voie» africaine, qui devait assurer «l'unité dans l'autosuffisance». Il rejetait le principe de lutte des classes, lui préférant les fondements de la communauté africaine. Mais ses villages communautaires signifièrent regroupements forcés des agriculteurs et bureaucratie omniprésente. Sans désenchantement, mais avec lucidité et esprit critique, Julius Nyerere parle des difficultés de la Tanzanie et de l'Afrique d'aujourd'hui.

Rencontres avec Julius K. Nyerere, David Gazunki et Ad'Obe, éd. Descartes & Cie, collection «Les passeurs de frontières», Paris, 1995, 113 p., Fr. 25.–

«Les vraies richesses, Pistes pour vivre plus simplement»

Pierre Pradervand nous offre un livre empreint de son expérience de sociologue, de journaliste, de responsable de programmes de développement, de consultant international et de formateur d'adultes; riche en analyses et en informations sur l'état de la planète, le fossé Nord–Sud et le mal–développement ou sur le PNB comme aberrante mesure de l'état de santé de l'économie. Ce livre offre un regard aigu sur l'urgente nécessité de «vivre autrement». Il fourmille d'exercices et de propositions concrètes à mettre en pratique, pour vivre, calculer ou dépenser autrement. Son message est plein d'espoir, refusant la résignation pour favoriser le respect et l'invitation plutôt que la culpabilité et la contrainte. On en sort éclairé sur les avoirs qui empêchent d'être ou les mesures qui permettent d'être. On découvre comment «vivre plus simplement» pour son propre bien, celui des autres et de la planète. Un ouvrage rempli de références, citations et idées particulièrement utiles pour les enseignants et les animateurs.

Les vraies richesses – Pistes pour vivre plus simplement, Pierre Pradervand, éd. Jouvence, Genève, 1996, 248 p., Fr. 26.–



«Julie Sordat»

Michel Floquet, quatre-vingts ans plus tard, nous raconte l'histoire de sa grand-mère. En essayant de ne rien omettre et de ne rien déformer. La plus grande transparence, la plus humble simplicité sont ici les garants de l'authenticité. Ne pas faire écran entre cette Vie simple et sa restitution. Mais tenter, par les menus détails, par le langage, par la justesse des descriptions de recomposer soigneusement et patiemment le puzzle d'une existence, dans ses joies, ses exaltations et le plus souvent ses peines, ses difficultés, ses inconsolables chagrins.

L'auteur a retrouvé le rythme de ce temps-là, cet air qu'on respirait avant la guerre de 14, ce parler dix-neuvième, la mentalité d'une époque pas bien lointaine et qui nous paraît pourtant surgir d'une armoire hermétiquement verrouillée, qui fleure bon le linge repassé. Une vie ordinaire, peut-être, celle que nos grand-parents ont vécue à Genève et en Suisse romande. Quelque chose de mélodramatique, dans le meilleur sens du terme, une émotion, des rires et des larmes pas encore maquillées par notre époque de détournement des sensibilités.
Michel Floquet, avec sa femme Jacqueline, a été volontaire FSF en Haïti.

Julie Sordat, Michel Floquet, éd. L'Age d'Homme, Lausanne, 1996, 193 p.



«L'or de Maniéma»

Ce livre de Jean Ziegler – un roman de jeunesse jamais publié, repris, retravaillé – parle d'une région du Zaïre où les volcans grondent, de morceaux de paradis, de massacres à la machette, d'insurrection et de guerre civile, de morts surtout et partout. Comme aujourd'hui. L'action se passe en 1962, après le Comité préparatoire de la conférence tricontinentale du Caire. On y voit Nasser, Che Guevara, Mehdi Ben Barka, Amilcar Cabral, réunis dans le désert nubien: tout le décor est politique, car tout est politique dans ces années de braise.

L'auteur parle enfin de trois personnages qui, à travers de brèves amours, s'en vont droit vers la mort.

Dans ce Zaïre au sous-sol fabuleux, dans les mines d'or du Maniéma où travaillent des milliers d'ouvriers, une grève commence qui peut faire basculer la région dans l'indépendance, à travers une insurrection où se mêlent celle des tribus et des ethnies et celle des mouvements de libération de la tricontinentale.
De troublantes similitudes, à trente ans de distance, apparaissent et viennent à l'esprit comme une histoire recommencée...

L'or de Maniéma, Jean Ziegler, éd. Le Seuil, Paris 1996, 238 p., Fr. 32.70

Aide au développement
Nouveau Quotidien – 31 mai 1996

Aide au développement: sans le privé, pas de salut?

Favoriser l'investissement, c'est la nouvelle doctrine de l'aide suisse, qui inquiète les œuvres d'entraide.

«Trade, not aid.» En français: «Mieux vaut exporter que donner» pourrait résumer le message rendu public mercredi par le conseiller fédéral Jean-Pascal Delamuraz sur la Coopération suisse au développement, qui souhaite impliquer plus l'économie privée.

Les œuvres d'entraide se sont aussitôt insurgées: «Les instruments mis en place allouent des fonds publics pour des entreprises, lance Thièrry Pellet, de la Déclaration de Berne. Les entreprises savent être rentables et efficaces, poursuit-il, mais quel sera l'impact de leurs activités dans les pays en développement. Agiront-elles vraiment au bénéfice des couches les plus pauvres de la population?»

Or l'Office fédéral des affaires économiques extérieures (OFAE), qui a mis sur pied ce vaste programme, se dit victime d'un mauvais procès. «Cette politique a été élaborée en concertation permanente avec les œuvres d'entraide, dit Matthias Meyer, vice-directeur. Elles nous attaquent sur deux points précis, alors qu'elles approuvent globalement notre action.»

Une action qui part d'un constat: «Il n'y a plus de différence essentielle entre les intérêt des entreprises suisses et les intérêts des pays en voie de développement», explique Matthias Meyer. Et puis, plus qu'aux exportations, cette action se consacre aux investissements. Une société financière suisse pour le développement devrait être mise en place avant la fin de l'année, constituée pour moitié de fonds privés, avec pour mission d'investir dans des projets «rentables» du tiers monde.

«L'investissement a ceci de bon qu'il est à long terme, estime Matthias Meyer. En plus, il crée des emplois sur place. Nous avons donc mis sur pied toute une série d'instruments qui permettent, par exemple, à une entreprise pakistanaise de trouver grâce à nous un partenaire en Suisse et de créer un joint-venture dans lequel nous prenons des parts. Cela diminue le risque, sans compter que nous nous sommes donné les moyens de financer des études des entreprises, de former leur personnel et même de gérer temporairement leurs affaires!»

Toute l'aide au développement suisse n'est pas concernée. L'OFAE ne gère en principe que 15% du gâteau contre 85% à la Direction du développement et de la coopération (DDC). Mais à la DDC, qui faisait hier le point sur ses budgets et ses activités, on y est pourtant déjà acquis. «Les flux commerciaux font beaucoup plus pour le développement que tout ce que pourra jamais rassembler l'aide publique», affirme Jean-François Giovannini, le vice-directeur. En attendant, la DDC est condamnée à faire mieux avec moins. Ses moyens (qui plafonnent à 0,34% du PNB soit 1,269 milliard de francs) l'obligent à concentrer son action et resserrer les pays bénéficiaires.

SERGE MICHEL

Décès maternels
Nouveau Quotidien – 31 mai 1996

1600 femmes jour en

Le rêve de la maternité dans 600 000 cas par année.

Elles sont 600 000 à mourir chaque année du fait d'une grossesse, d'un avortement ou d'un accouchement. Au moins 15 millions de femmes subissent, d'autre part, une atteinte qui influencera profondément leur vie. L'UNICEF dénonce aujourd'hui dans son rapport annuel une «histoire de souffrances inimaginables».

Le Fonds des Nations Unies pour l'enfance (UNICEF) a révisé à la hausse les estimations, en passant de 500 000 à 600 000 décès maternels par année, soit plus de 1600 décès par jour. Plus de 140 000 femmes succombent à une hémorragie. Quelque 75 000 autres meurent en tentant de se faire avorter, avec des médicaments, des massages ou en introduisant dans le vagin un objet pointu.

D'autres succombent à des lésions cérébrales et rénales dans les convulsions de l'éclampsie. Quelque 100 000 femmes meurent de septicémie. Leur sang est empoisonné par l'infection venant d'un utérus non cicatrisé ou d'une expulsion incomplète du placenta. Pas moins de 40 000 meurent chaque année en couches en raison d'une obstruction du travail, c'est-à-dire des jours de contractions inutiles qui poussent le crâne du bébé déjà asphyxié sur les tissus d'un bassin trop étroit.

meurent chaque couches

tourne au cauchemar
Une hécatombe insupportable.

EN SILENCE

Depuis 1990, trois millions de jeunes femmes sont mortes d'une ou plusieurs de ces manières, laissant des millions d'orphelins à la charge de la société. Pour chaque femme qui meurt, il y en a une trentaine d'autres qui souffrent en silence et sans traitement d'infections, de lésions et de handicaps douloureux, humiliants et durables.

Le problème est aggravé par la conspiration du silence qui entoure les souffrances de ces 15 millions de femmes atteintes chaque année de lésions. Une conspiration du silence qui vient de ce que les femmes sont conditionnées à faire face sans se plaindre.

Deux millions de fillettes ou de jeunes filles sont mutilées chaque année, dont 75 % dans six pays, l'Egypte, l'Ethiopie, le Kenya, le Nigeria, la Somalie et le Soudan. Une telle intervention accroît les dangers de l'accouchement, relève le rapport.

Sur les 600 000 décès maternels liés à la grossesse et à l'accouchement, 3000 ont lieu en Europe, 14 000 en Asie centrale, 23 000 dans les Amériques, 35 000 en Afrique du Nord et Moyen-Orient. ATS

Un jeu sur CD-ROM met en lumière les relations Nord-Sud

Les aventures de la rockeuse Bila au Zimbabwe permettent une prise de conscience sur nos relations avec le Sud.

Pas drôle, quand on est la chanteuse-vedette d'un groupe rock prometteur, de perdre tous ses habits de scène à quelques jours du concert de ses rêves. C'est pourtant ce qui arrive à la belle Bila, leader branchée des «Rags»: sa mère a malencontreusement jeté tous les T-shirts du groupe dans un sac de récupération de vieux habits! Pour les retrouver, Bila devra se lancer dans une longue course-poursuite, qui la mènera aux quatre coins du Zimbabwe, où les habits ont été acheminés.

On l'aura compris: l'intrigue de «Welcome to Mupedza Nhamo», du nom du grand marché d'habits d'occasion de la capitale Harare, est le prétexte à un voyage tant ludique que didactique dans les méandres du commerce nord-sud. L'exemple des textiles, qui nous mettent en contact «épidermique» avec le tiers-monde, apparaît idéal pour prendre conscience de la complexité de nos relations économiques avec les pays défavorisés. Il montre, par exemple, les interactions et l'éventuelle concurrence entre la production indigène (le Zimbabwe est producteur de coton) et les produits d'importation.

Pour la Direction du développement et de la coopération (DDC) du Département fédéral des affaires étrangères, qui édite cette bande dessinée interactive, le but n'est toutefois pas de proposer des solutions toutes faites, mais seulement de mettre en évidence certaines connections économiques mondiales et de soulever des questions de fonds.

BOURRÉ D'INFOS

Coproduit par le ministère fédéral allemand de la Coopération économique et du développement, le CD-ROM se joue en français ou en allemand. S'il ne cherche pas à concurrencer les jeux informatiques à gros budget (ici les animations sont minimalistes), il offre par contre des qualités didactiques et formatrices intéressantes pour des enfants de 9 à 13 ans. Le ludiciel propose ainsi une foule d'informations sur la vie africaine, comme la visite d'un village traditionnel ou le suivi du coton, de la récolte à son traitement. Et on peut même faire une partie du populaire jeu de pions «tsoro». Par souci de réalisme, l'auteur du jeu Michael Moppert et l'illustrateur Michael Meister se sont d'ailleurs rendus sur place en repérages.

Le CD-ROM, dont la qualité sonore est irréprochable et les textes soignés, est fourni accompagné d'un journal illustré, riche en chiffres et explications complémentaires sur l'étonnant – et juteux – commerce des vieux habits. PFY

Configuration minimale: PC 486 DX2, 8 MO de RAM, Windows 3.x ou '95, CD-ROM double vitesse, carte son.

Orage d'été

par Olivier Labarthe

J'aime les orages de l'été. La boue qui envahit les rues et les caves. L'eau qui noie les voitures et interdit toute circulation, même sur l'autoroute. J'aime ces orages, car ils remettent nos pendules à l'heure. Ils nous rappellent que malgré tous nos efforts pour dompter la nature et pour bétonner la campagne, il y a des forces qui nous échappent et qui nous échapperont toujours. Devant les dégâts causés par le ciel en furie, l'humain redevient humain. L'humain redevient fraternel et convivial. Chacun a pu faire cette expérience, quand l'eau déboule, le voisin devient aimable, une collaboration s'instaure.

J'aime les orages de l'été car en plus de tout ce climat humain retrouvé, ils nous incitent à penser aux menaces qui pèsent sur le climat à cause de ce sacré réchauffement de la terre. Ici, c'est sans doute difficile d'en percevoir les conséquences, on parle d'une fonte des glaces en profondeur qui, minant la montagne, favoriserait les éboulements. Ailleurs hélas, dans le Pacifique certaines populations ont déjà perçu que les conditions fondamentales de vie se modifiaient et que l'eau progressait dangereusement à l'intérieur des atolls.

J'aime les orages de l'été car ils nous rappellent ce lien établi entre nos actions et la nature. Ils mettent le doigt sur les conséquences prévisibles et imprévisibles, à court et à long terme, de toutes les transformations que nous opérons à la surface du globe. Le bétonnage garantit une campagne propre en ordre, mais accélère le ruissellement des eaux et favorise les débordements catastrophiques. Les dégagements de CO^2 assurent notre bien-être industriel et matériel, mais aussi participent au réchauffement de la terre et menacent dangereusement d'immenses régions. Grâce aux orages de l'été, nous pouvons reprendre conscience de notre solidarité avec les victimes de notre mode de vivre et mesurer notre responsabilité dans les modifications du climat.

La terre habitée, c'est notre affaire, il convient que nous en soyons les veilleurs. La pétition climat lancée par le Conseil œcuménique des Eglises et relayée par la Communauté de travail des Eglises en Suisse nous permettra d'ouvrir un large débat sur cette question importante.



Communauté de Travail
Eglise Environnement
COTE/OeKU

case postale 7449 – 3001 Berne
téléphone 031/372 44 14
fax 031/371 12 64

Rectificatif

Toutes nos excuses pour avoir coupé de manière involontaire la fin du texte «Dieu en Haïti» de Jean-Marie Pasquier, paru sous cette rubrique dans le dernier numéro. Nous vous livrons donc ci-dessous cette partie manquante, en réitérant nos excuses à l'auteur, ainsi qu'aux lecteurs pour ce désagrément. Ce texte ne s'arrêtait donc pas avec le mot espérance...

(...) Je me souviendrai toute ma vie, je pense, de cette soirée de fête, où l'on vit s'avancer à travers la foule, son vieux banjo sous le bras, ce vieux paysan, qui proclama devant tous comment, après avoir dû se taire et courber l'échine, il a pu se redresser, osé lever la tête, osé parler librement au milieu de son peuple. Et comment, au cœur de cette expérience de libération, il a aussi expérimenté que le Christ est vraiment ressuscité.

Oui, Dieu est vivant en Haïti. Un Dieu qui ne veut pas la misère des hommes, un Dieu qui fait confiance aux plus petits, afin qu'ils se redressent et qu'ils vivent. Il n'avait pas tort, finalement, le chauffeur qui a écrit à l'arrière de son tap-tap: «Ayez confiance en Dieu et en vous-mêmes!»

Nicaragua: dix ans après, Maurice est vivant

par Chantal Bianchi

Dix ans après l'assassinat de Maurice Demierre, Chantal Bianchi, sa compagne, retourne au Nicaragua. Elle nous livre un regard vibrant et lucide, ainsi que le témoignage de Nicaraguayens aux prises avec leur réalité actuelle, et face à l'inertie gouvernementale.

A propos des morts:
...ils en ont fini avec la peine
d'aimer, non pas avec sa douceur.
Christian Bobin

La peur au ventre.
L'ombre du doute. Je suis revenue dans ma terre d'adoption la peur au ventre. Maurice, compagnon et prophète du quotidien, travailleur visionnaire de notre lutte pour une vie en dignité – pour tous et chacun – Maurice, amour d'un temps de forces vives, amour d'un idéal, d'une passion – tout maintenant tout de suite pour tous et chacun – Maurice au regard clair, aux mains épaisses, aux lèvres tendres, à la parole rare, à la décision concrète – engagement corps à corps d'humain à humanité... Ton sang a-t-il été versé pour rien? Ta vie tranchée pour rien? Tout toi en entier assassiné pour rien? A quoi sert-il, le sang de nos amours martyrs versé sur nos terres, dans notre lutte pour une justice rêvée source de partage et de rires, si à chaque fois il faut recommencer l'histoire, si dix ans de révolution sont une parenthèse dans le cauchemar des marchés de guerres, petite trouée dans les bénéfices comptables du FMI... Ce sang de nos amours martyrs versé aujourd'hui dans un Nicaragua où le peuple est à bout, bafoué à nouveau dans ses droits les plus fondamentaux depuis six ans déjà.
Décembre 1995 à Managua. Autre est le pays, autres les repères, autres l'esprit et les regards.
Tout va vers le négoce; la ville emballée dans un paquet surprise. Enseignes lumineuses un peu partout, ça clignote publicité rouge bleu vert jaune, crèches plastiques de Noël trônant à tous les carrefours, stations-service grand luxe affichant des prix imparables, supermarchés pleins à craquer de tout et n'importe quoi aussi chers qu'en Suisse. Ça cause anglais un peu partout, les gens sont bien habillés, chics made in USA, les filles ont du rouge sur les lèvres... Réalité de capitale nantie d'illusions de quelques-uns, haute en couleurs papier glacé.

Le choc des contrastes est rude. L'envers du décor à portée de regards, en noir et blanc.

Décembre 1995 à l'université UCA. Les étudiants en grève revendiquent le droit à l'éducation supérieure pour un subventionnement de l'Etat de 6%. Le gouvernement veut baisser le budget national de 6 à 2%. Manifestation de plusieurs jours. La police tire sur les étudiants. Deux morts et plusieurs blessés graves. D'après la commission des droits de l'homme, l'ordre venait du gouvernement. «Violetta assesina» se lit, tagué sur les murs de l'enceinte du palais du gouvernement.
Autre est le pays, l'esprit et les regards... extrêmes.
Entre le fils de riche dans sa voiture électrique modèle réel importée de Miami qui roule au bord de la plage en suçant une glace – short blanc et baskets blanches –... et la bande de morveux-moqueux-va-nu-pieds suante, qui répare les trous d'une route principale, pelles et seaux en mains, s'agitant et hurlant à chaque voiture qui passe pour l'arrêter et mendier un peso... séchant sous un soleil noir de plomb. Ni arbre ni eau.

Le mal perpétré par un seul homme
souille tous les autres, de même que
les larmes versées par un seul lavent
tous les autres.
Christian Bobin

Janvier 1996 à Somotillo,
petit village du nord-ouest,
à la frontière hondurienne.
Dix ans après, la tombe de Maurice Demierre comme un havre de paix au milieu du parc Fransisco Cañales. Deux équipes d'adolescents jouent au basket. Cris et frappes et balles. De jeunes vendeurs de tortillas ou glaces lancent leur voix qui ricochent sur le mur blanc de la petite église. Un vélo passe. Discussion animée e quelques femmes appuyées sur un banc. Eclat de dents blanches au passage d'un rire. Un ange passe... Sa tombe sous l'ombre majestueuse de l'arbre ancestral, entre gazouillis stridents et secrets d'enfants...

Le regard clair de Maurice sur la réalité paysanne comme une protection et une bénédiction.

Dans les communautés de base où nous avons travaillé règne un esprit solidaire des nécessités de base du peuple, où les consciences sont devenues autonomes et critiques.

Nayito
délégué de la parole de Dieu dans les communauté de base

Même quand on prêchait la parole de Dieu, en fait on se trompait... On croyait être arrivés en terre promise, comme si le lait et le miel allaient couler en abondance, éternellement... Et puis, ça s'est arrêté. Et on avait presque plus rien en main. La révolution a été trop paternaliste avec nous et nous avons été bien naïfs avec elle...

Santiago
délégué de la parole de Dieu et responsable de coopératives

Là où il n'y a pas d'argent, personne ne tient le coup, ni personne ne suit. Nous avons donc créé une banque à nous, paysanne, où nous déposons notre argent, bénéfices des ventes de sésame surtout (malheureusement, cette année a été une catastrophe, trop de pluies...) et nous le redistribuons sans intérêt à nos propres gens des communautés pour répondre à leurs besoins de production. Projet particulièrement important à l'heure actuelle où la banque officielle de l'Etat non seulement ne donne plus de crédits aux petits paysans, mais en plus nous impose de rembourser notre ancienne dette à des taux d'intérêts impensables – 23% par mois, les sandinistes en demandaient 18% par an. La banque s'approprie petit à petit nos biens, terres et bétails, appuyée et stimulée dans cette tâche par le gouvernement et ses ordonnances spéciales, faisant fi de la constitution nationale...

Esteban
*délégué de la parole de Dieu et coordinateur actuel du bloc BIP-BC**

Le projet d'agriculture biologique continue: dans quelques 300 familles paysannes d'Achuapa, on ne brûle plus la terre pour la nettoyer, on ne coupe plus les arbres pour faire du bois sans respecter le milieu ambiant, on cultive en alternance les grains pour la conservation des sols, on apprend à faire et utiliser le compost pour le réutiliser comme engrais naturel. Un programme de formation à l'écologie et la reforestation est imparti aux enseignants du cycle primaire pour être redonné une heure par semaine aux élèves.
A travers une aide autrichienne, on travaille également à la promotion de la médecine naturelle. Les brigadistes de santé sont formés par deux éducateurs qui ont reçu un cours directement d'un médecin qualifié. Les brigadistes rentrent dans leur communauté et à leur tour, chacun forme un aide capable ensuite de répondre aux demandes des gens. Ainsi, dans notre région, là où les centres de santé sont vides faute de personnel et d'attention du gouvernement, il y a toujours une maison proche qui a une pharmacie de médecine naturelle prête à l'emploi... et qui ne coûte rien...

Rolando
père dominicain travaillant dans la zone depuis plus de 15 ans

Actuellement, nous voulons former des jeunes capables d'aider à l'autogestion administrative et financière des projets. (riant) J'ai toujours dit que ça coûte beaucoup trop cher d'être pauvre, pour ce que ça rapporte!... faisant référence aux sommes importantes que l'Eglise récolte et donne aux œuvres charitables, qui se perdent dans le gouffre sans fond des nécessités du peuple. Il est urgent que les communautés élaborent leurs propres projets de développement, récoltent les fonds nécessaires à leurs réalisations, sachent les défendre, les gérer, tenir une comptabilité, faire une auto-évaluation... bref faire fonctionner la vie d'un projet communautaire et que ça leur rapporte! J'espère que d'ici cinq ans, nous aurons terminé le programme de formation en informatique...

Moncho
membre de la coopérative

La coopérative n'avait pas de titre juridique de propriété. Nous avions des dettes contractées depuis la période révolutionnaire, et la banque actuelle, voyant que nous ne pouvions pas les rembourser, est venue avec une police armée nous confisquer tout notre bétail. «La terre n'est pas à vous, on ne peut pas vous prendre ce qui ne vous appartient pas».
Les esprits se sont échauffés. Reynaldo Rico, président de la coopérative, a été accusé par certains d'être le responsable de cet échec. «Tu n'avais qu'à penser à nous obtenir un titre de propriété en temps voulu». Plusieurs d'entre nous ont pris peur. «Avant qu'ils nous reprennent la terre, vendons-la pour en tirer quelque argent». D'autres ont perdu la tête... Une nuit, Reynaldo et toute sa famille ont été tués par un membre de la coopérative qui s'est enfui dans un pays voisin.

Noël
responsable syndical paysan

Ce gouvernement n'est bon qu'à faire payer des impôts. Les sandinistes volaient pour redonner au peuple. Ceux-là volent et se le mettent dans la poche.

*Bloc BIP-BC:Bloc Intercommunautaire Pour le Bien-être Chrétien

Tout est là, en chacun dans un seul bloc d'humanité, la voie vers la barbarie toujours à refuser, la voie vers la sainteté toujours à reprendre.
Christian Bobin

Santiago
président de la coopérative Mauricio Demierre El Zapote-Villanueva

On est aussi pauvres qu'avant, mais on est là, ensemble, à tenir le coup. Notre coopérative se développe bien. Les onze familles sont toutes présentes, chacune a sa maison en dur. Soixante têtes de bétail, un puit et un deuxième en train de se construire. Une école de deux aulas, avec ses classes primaires dirigées par un instituteur en chair et en os qui a affronté le désintérêt total du gouvernement pour la zone: on avait demandé du matériel de base, comme des chaises pour les élèves, mais les autorités ont affirmé que puisque l'école avait été construite par la coopérative, on devait se débrouiller pour en assurer son fonctionnement... On a tout de même reçu quelques chaises en fin d'année scolaire.
Chez nous on continue de se battre pour nos idéaux. La terre est propriété commune, le travail est commun, la gestion est commune. Pas question de vendre quoi que ce soit à qui que ce soit. La communauté organise sa vie en fonction des besoins de chacun.
Maurice, on le voit partout où on pose le regard: sur nos maisons, sur notre terre, jusqu'au clou planté dans le mur... Pour le peuple, il est venu en authentique missionnaire, c'est-à-dire qu'il était à la fois un frère, un père et un fils, et parfois les trois en même temps. Son rêve ne s'est pas accompli. Il nous reste à le réaliser complètement. On devrait se rappeler un des points fondamental de la charte des droits de l'homme, comme dit notre chanson pour nous donner du courage: «Ici au Nicaragua, les hommes sont maîtres de leur propre terre qui les a vu naître».

Juan Dolmo
délégué de la parole et paysan responsable du projet en agriculture biologique sur Achuapa

Je ne crois plus aujourd'hui dans la masse populaire. Je crois en chacun d'entre nous qui choisit d'entamer une lutte pour un processus de vie. La coopérative de transport Maurice Demierre - COTRAMADES – est toujours en fonction entre Léon-Achuapa-Esteli, couvrant une centaine de kilomètres avec 12 bus et 7 camionnettes.
L'école primaire Maurice Demierre – de la coopérative Santiago Arauz du Lagartillo (Achuapa) – est toujours en fonction avec toutes ses classes, grâce à la ténacité de Roger, fils d'un paysan de la coopérative:

Roger
Sous les sandinistes, j'ai commencé à étudier, jusqu'au bac. Et j'ai dû faire mon service militaire. Puis le gouvernement a changé. Impossible de continuer mes études à l'université de Léon. Trop cher pour nous.
On est dix frères et sœurs. Pour ne pas rien faire, je me suis proposé de donner la dernière année primaire qui manquait au Lagartillo, pour que les enfants ne doivent pas descendre jusqu'au village finir leur scolarité. J'obtiens un accord avec le ministère de l'éducation pour que les élèves sortant de ma classe, s'ils réussissent l'examen, reçoivent un diplôme de fin d'année et soient reconnus comme les autres.
J'ai travaillé une année sans être payé ni défrayé ni visité ni rien, et à la fin de l'année scolaire, j'ai reçu une gratification du ministère disant que j'étais le meilleur professeur de la région. L'année suivante, j'ai demandé à obtenir le poste de maître d'école au Lagartillo.
On m'a dit qu'il fallait attendre les directives de plus haut, mais que ça n'allait pas tarder. Trois mois passent. J'ai décidé finalement de donner la classe, sinon les enfants allaient perdre leur année.Le ministère informé ne m'a pas donné un centime.

L'année suivante, reformulant ma demande, ils m'ont envoyé dans un hameau encore plus à l'intérieur dans la montagne, disant qu'il n'y avait plus de poste à pourvoir à la coopérative. J'ai accepté, à la condition qu'ils me défraient au moins le coût du transport jusqu'à Esteli, où je voulais entamer une formation en cours d'emploi pour obtenir mon brevet de maître d'école. Aucun signe de vie du ministère. J'ai finalement cessé d'enseigner. La rage au ventre et mon bacho en poche. Je travaille maintenant avec les communautés de base, dans le programme d'agriculture biologique. Mais ce n'est que de temps en temps. Sinon, j'aide mes parents à cultiver la terre...

Le peuple est à bout.
Les enfants des familles pauvres se sont arrêtés d'étudier là où la révolution les a laissés... Six ans plus tôt, qui en primaire, qui en secondaire. Les filles de 14 ans recommencent à tomber enceinte - faute de mieux. Personne ne peut étudier. Il faut payer. Les jeunes gars recommencent à boire – faute de mieux. Il faut oublier. Le peuple est à bout. Il aura faim cette année. Les pluies ont duré dix mois (ou plus?), le sésame est pourri. Il faudra acheter les grains de maïs qu'on n'a pas semé pour manger la tortilla. Le peuple paysan est à bout.La sueur de Maurice comme fer de lance dans leurs veines.

Le sang de nos amours martyrs comme une boule de feu, prête à exploser aux prochaines élections nationales.
Rage!

Quand le mensonge vient dans la langue, la mort pousse dans les chairs. C'est bien parce que certaines paroles nous tuent que d'autres paroles peuvent nous ressusciter
Christian Bobin

Pourtant, là où la mort massacrante hideuse a troué la terre, brûlé son lit, détruit le silence, là existe une fenêtre ouverte sur l'impossible.

Ma plus grande émotion a été la rencontre avec le groupe culturel El Capullo de la coopérative Santiago Arauz, formé par les enfants des femmes avec qui j'avais entamé un long et précieux travail de communication populaire. Enfants qui aujourd'hui ont autour de 20 ans...

Herminia
femme de paysan

Quand j'ai entendu dire que deux Suisses venaient par chez nous (en 1982), j'ai demandé à mon mari, quelles sortes d'animaux pouvaient bien être ces «deussuisses»...

Réflexions faites un soir de fête à la coopérative lors de la représentation théâtrale du groupe El Capullo «Un pas en enfer» - titre de leur création, où il est question du désastre écologique causé par l'irresponsabilité de l'homme travaillant mal la terre et la responsabilité du gouvernement actuel incitant au gaspillage et à la vente du patrimoine national à des compagnies étrangères.
Des jeunes gens de talent. On a beaucoup ri, et en même temps, c'était impressionnant d'écouter, de recevoir cette conscience de leur réalité à travers leur jeu dynamique et construit. El Capullo venait de rentrer d'un festival de théâtre populaire à Léon où 17 troupes s'étaient produites. Ils ont reçu une motion d'honneur pour être le seul groupe paysan à s'être présenté. Ils en étaient très émus et nous aussi...
La culture n'est pas un luxe de nantis, mais une nécessité d'expression et de communication du peuple.
Je croyais que le processus révolutionnaire s'était arrêté avec la chute du gouvernement sandiniste. Sûr que, à Managua, la réalité est autrement plus crue, anonyme, dure... Mais là, parmi les communautés de base, chez les paysans – si quelques uns ont tourné leur veste, d'autres leurs talons, et si certains se sont perdus, beaucoup sont vivants, debouts et présents. La révolution était une petite fille de 10 ans. Certes aujourd'hui, l'enfant a grandi et les Nicaraguayens eux-mêmes en prennent soin.

Si Somoza offrait du pain et des jeux pour maintenir le peuple dans l'ignorance, si la télévision actuelle nicaraguayenne offre des feuilletons à la Dallas – poudre de perlimpinpin jetée sur les toits en carton pâte des bidonvilles – et si, placardée sur la paroi d'un pauvre ranchito, le poster nu d'une femme blonde ballotte aux quatre vents, une partie du peuple amant de la Bonne Nouvelle reste vigilant à préserver sa propre culture, enracinée au cœur de son histoire révolutionnaire.

Vie en abondance, en dignité.
Dix ans de révolution et une vie sans parenthèse qui continue à cheminer vers un processus d'ouverture: les plus démunis d'hier sont peut-être les plus clairvoyants d'aujourd'hui. Le pari de la communauté reste ouvert. Parmi les visages aimés, reconnus, dix ans après sa mort, Maurice est vivant.
Voyage au cœur du Nicaragua, au cœur de mon cœur, au-delà des mémoires et des actes, toujours son regard si clair comme une bénédiction.
Eclat de dents blanches.
Un ange passe comme une espérance vêtue de sa plus belle robe de fête.

Qui a vu un petit enfant éclater de rire a tout vu de cette vie et de l'autre.
Christian Bobin

Nicaragua, janvier 1996.
à toi Jacqueline

In memorium

«Ne pleurez pas mais battez-vous!» C'est ce qu'écrivait le Suisse Yvan Leyvraz il y a dix ans dans l'une de ses dernières lettre avant de tomber le 28 juillet 1986 lors d'une embuscade de la contra sur la route de Wiwili, en compagnie du Français Joël Fieux, de l'Allemand Berndt Koberstein et des deux Nicaraguayens William Blandon et Mario Acevedo.

Nous ne vous oublions pas...

Décès

Madame Jordan, mère et belle-mère de **Alois et Sabine Jordan**, anciens volontaires au Sénégal de 1967 à 1970.
Leur adresse:
1902 Evionnaz

Naissances

Estelle, née le 9 avril 1996, petite sœur de Virginie et Emmanuel et fille de **Pierre et Bernadette Pignon-Progin**, volontaires en R.C.A. de 1985 à 1988.
Adresse de la famille:
1172 Bougy-Villars

Adrien, né le 18 mai, petit frère de Rafaël, fils de **Marie-Claude Menoud Marca et de Bonifacio**, décédé le 4 avril dernier, volontaires en Bolivie.
Leur adresse:
Marie-Claude Menoud Marca
c/o Madame Rachel Fleury
32, rue des Pâquis
1201 Genève

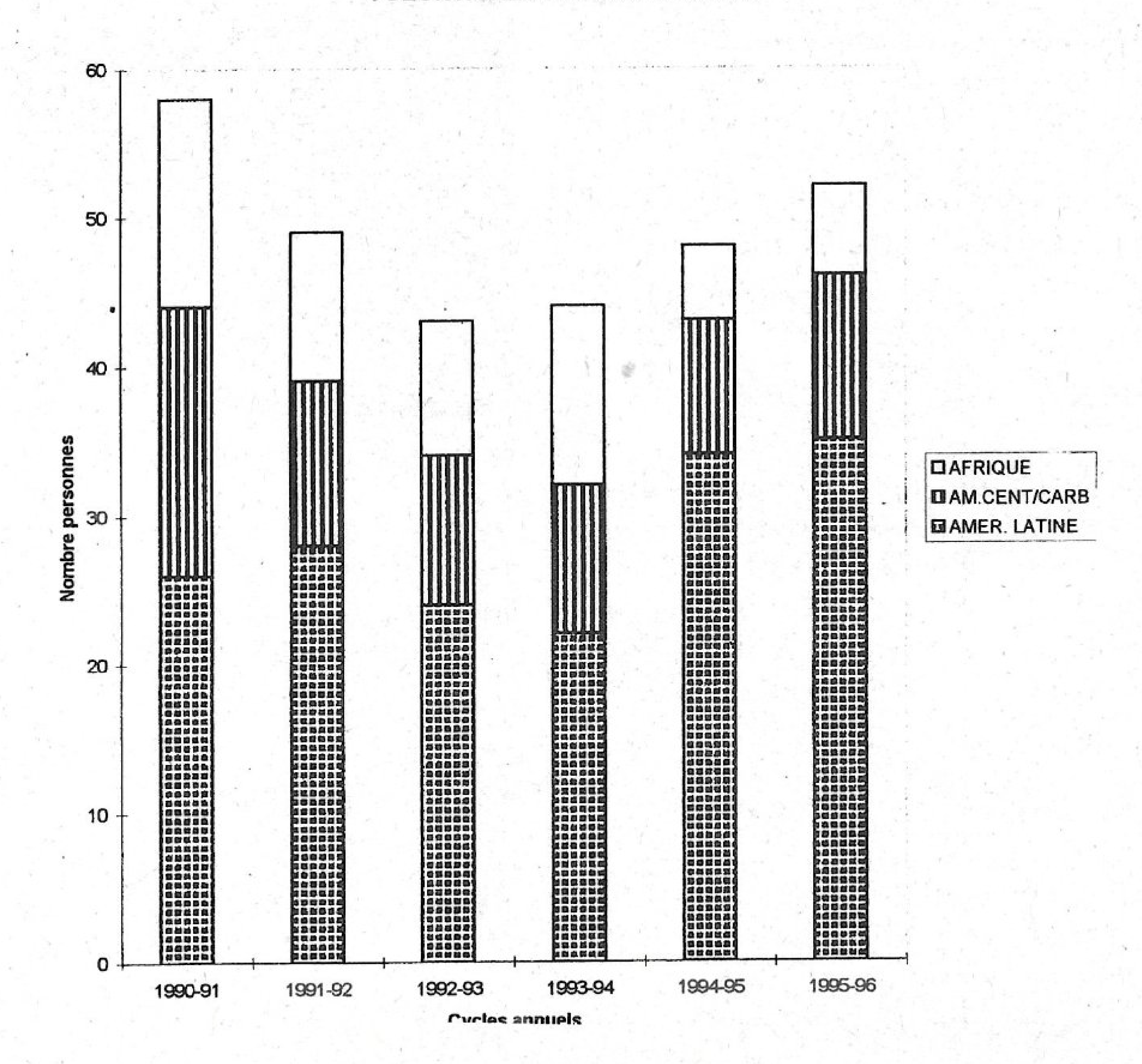
AG de FSF, les 1er et 2 juin 1996

Le thème des «perspectives financières du mouvement: quels implications et défis» a fait l'objet d'une riche discussion lors de la rencontre annuelle du samedi. Il était aussi présent lors de la partie statutaire du dimanche. En effet, les comptes de l'exercice 1995 bouclent avec une perte de 108'995 fr. (pour une perte budgétisée de 121'300 fr.). Elle était de 87'228 fr. en 1994.

Si le budget 1996 boucle avec un léger bénéfice de 9'600 fr., d'ailleurs tributaire du nombre effectif de volontaires cofinancés par Unité, on constate ces dernières années une baisse inquiétante des réserves.
Dans cette optique, un travail de coordination et stimulation de recherches de fonds sera engagé par un membre du groupe régional de Genève – **Marc-André Baud** – à 80% sur 8 mois.
Il y aurait évidemment bien d'autres sujets intéressants à relever, mais ils seront traités dans les rapports prochainement à disposition.
Un mot encore sur les changements intervenus au sein du comité (cf aussi Interrogation n°1, janvier 1996, page 13):

- un répondant financier a été trouvé en la personne de **Raphaël Cattin**, comptable, qui remplace après une vingtaine d'années passées au comité, **Bernard Grangier** (qui continue sa participation à l'équipe rédactionnelle d'Interrogation)
- une représentante du Sud nommée en la personne de **Samaritana Rocha de Lima-Pasquier**, Brésilienne, qui remplace **Sergio Ferrari** (qui entreprendra des campagnes ponctuelles comme responsable en communication publique et information pour FSF, à raison de 25% sur 12 mois).

Un merci chaleureux aux partants et bon courage aux nouveaux!



Scoop total...

Nous cherchons de l'argent

et surtout nous cherchons un moyen spécial, génial, parfaitement nouveau et efficace d'en trouver.

Nous sommes évidemment sur le point d'aboutir...mais nous vous demandons quand même si vous auriez une idée à nous glisser, ou le cas échéant si vous avez une source loin du blanchiment mais qui soit crachante...

Nous ne pouvons pas nous appuyer uniquement sur les finances que nous attribue la Confédération sous peine d'y perdre notre autonomie à laquelle nous tenons quand même.

En attendant le truc génial, agréable pour le donateur et le receveur, nous allons envoyer, ces prochains temps, aux personnes en relation avec GVOM, un appel tout ce qu'il y a de plus traditionnel, pour vous inviter à partager traditionnellement une partie de vos revenus, pour que nous puissions continuer de développer ce travail de coopération et de sensibilisation. Merci de l'accueil... Avant l'été ça soulage!!

Merci de transmettre vos idées à la coordinatrice: Béatrice Faidutti-Lueber. Rue H-Mussard 6 1208 Genève

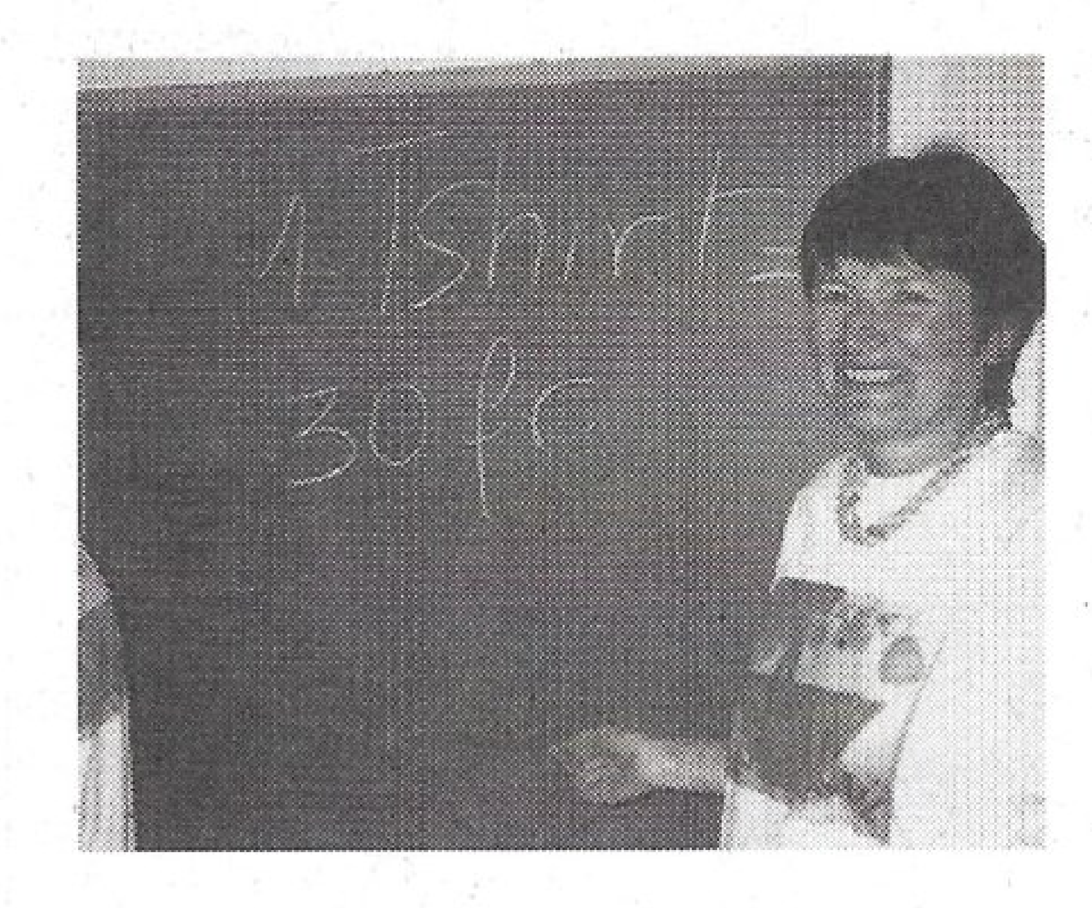
l'équipe de coordination

Bourse à travail

Lors du 10e anniversaire, l'an passé, une artiste peintre de Suisse Romande nous a fait un dessin sur le thème «Tous dans le même BATeau»

Nous l'avons essayé sur un T-shirt et ça donne bien, (et quand vous serez dedans ce sera encore plus beau!) Nous sommes donc à même de vous livrer l'un de ces T-shirts si vous envoyez Fr. 30.– au C.C.P. de BAT. Il n'y a pas, malheureusement ou heureusement, de Numéro sur le T-shirt qui vous ferait participer à un tirage ou vous avez déjà gagné l'assurance que vous ne gagnerez pas forcément. Vous êtes ainsi certain de ne pas revoir les Fr. 30.– mais de recevoir le T-shirt commandé

C.C.P. – BAT 10-23440-0,
6 rue Curtat – 1005 Lausanne
Tel 323.77.15



Voir positif... (lucide)

Suite à divers articles parus dans ce journal sur le thème «Construire des lieux de vie, dans un monde de mort» un petit groupe essaie de prolonger ce que l'Eglise Protestante Africaine au Cameroun réalise actuellement dans l'engagement journalier de ses membres.
Nous souhaitons répertorier toutes les démarches, tentatives, actions, etc., d'où qu'elle viennent, qui créent des espaces de vie dans une réalité morbide.

Nous souhaitons faire cet inventaire pour nous rappeler qu'au milieu d'une information qui s'ingénie à relever tout ce qui est mauvais, désespérant, d'une triste réalité, il y a des forces positives qui luttent contre les fatalités et qu'en les découvrant, en les rejoignant, nous pouvons croire à un possible et surtout redonner à l'espérance une chance de vie.

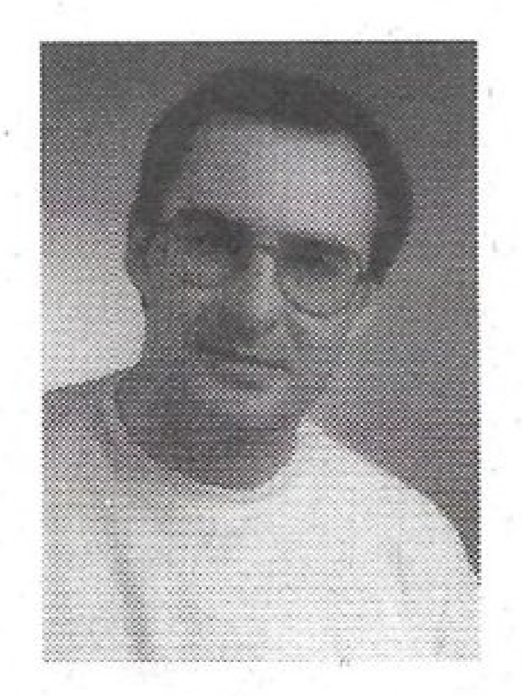
C'est quand la désespérance nous gagne que nous devenons des agents de mort. Evidemment rien à faire avec un regard béat pensant que tout le monde il est beau, bon, gentil...

Merci de signaler à Gilbert Zbaeren, 10 rte de Lausanne, 1033 Cheseaux, les actions, groupes, organisations, etc... de tous bords que vous connaissez.

Grand merci Sylvie, Bienvenue Nadja et François



Nadja Godi Glatz



François Godi

Sylvie nous quitte, enfin pas tout à fait car elle continuera à cheminer avec nous; plus comme secrétaire coordinatrice mais comme membre simple.
D'un côté la famille, de l'autre l'engagement auprès des magasins du monde et d'Eiréné, des occupations qui nécessitent temps et responsabilité, Sylvie a dû choisir pour être plus disponible pour sa famille. Nous saluons cette décision et nous saisissons cette occasion pour lui exprimer notre gratitude. Sylvie a pris le poste de secrétaire coordinatrice alors que Eiréné-Suisse traversait une période difficile. Avec tact et intelligence elle a su redonner un nouvel élan au mouvement. Il a été très agréable de travailler avec elle, et nous sommes heureux de savoir qu'elle peut encore cheminer avec nous. Après moults entretiens, nous pensons avoir trouvé les dignes remplaçants de Sylvie, qui se présentent eux-mêmes ci-dessous:
Il y a 7 ans déjà que nous sommes partis à la découverte d'un autre monde en bouclant, chacun de notre côté, nos valises pour le pays des Milles Collines, le Rwanda.
S'en aller à la rencontre d'une culture si éloignée de la nôtre pour partager nos connaissances était un défi qui se transforma en une expérience enrichissante – notre rencontre entre autres – et douloureuse tout à la fois. De nombreux amis et connaissances disparurent au cours des évènements tragiques de 1994.
Notre travail à l'Arboretum de Ruhande, à Butare, pour le compte d'Intercoopération nous fit découvrir les dures réalités de la conservation de la forêt face aux besoins de la population et aux exigences, justifiées ou non, du développement de l'économie. Et pourtant, dans de nombreux cas, seule la forêt permet, grâce à ses fonctions de protection et de production, de garantir un espace vital propice au développement des différents secteurs économiques.

Au printemps 1992, nous quittons le rwanda pour le Bhoutan, au cœur de l'Himalaya.

Après un séjour en Suisse pour le changement de garde-robe..., le Bhoutan nous accueille en janvier 1993 par une belle journée ensoleillée et un froid très vif. Les splendides forêts naturelles (plus de 60% du territoire) remplacent les plantations rwandaises. Mais les problèmes de la conservation de la forêt et de l'équilibre écologique sont identiques. Notre travail dans le projet forestier d'Helvetas à Bumthang nous montra que des solutions sont possibles au travers d'un grand effort de formation de nos homologues et d'adaptation de nos techniques où nos collègues ont souvent une imagination sans borne. C'est là que le métier de «coopérant» prend véritablement son sens, soit la mise en commun de notre savoir technique et de leur connaissance du pays pour aboutir à une solution réaliste.

En février 1994, la famille s'agrandit avec l'arrivée de notre petite fille Carla qui devient très rapidement la petite princesse de Lame Gompa, le fief des forestiers de la vallée de Bumthang. De retour en Suisse en février 1996, nous avions le désir de poursuivre notre engagement en relation avec les pays du Sud. En ouvrant un bureau d'études en gestion des ressources naturelles renouvelables nous espérons participer concrètement à l'élaboration de solutions. En reprenant le secrétariat et la coordination pour Eiréné-Suisse, nous désirons contribuer modestement au rapprochement des cultures.

Notre tél. et fax:(024) 43 28 42
A partir du 02.11.96:(024) 441 88 42

Rencontre de Pentecôte

Du 25 au 27 mai s'est tenu à Barloo (Pays-Bas) le mini-council de Eiréné International sur le thème suivant: «Développement durable pour le Sud, mais comment?» Cette rencontre a connu une bonne participation et les ateliers ont été fort intéressants, notamment ceux portant sur l'argent et l'éthique, l'auto-promotion, et les droits et rôles de la femme dans le développement.
Trois invités étaient présent: une Brésilienne universitaire promotrice de développement intégré dans les milieux urbains périphériques, ainsi que deux délégués touaregs du Niger travaillant avec le PAAP, un programme soutenu par Eiréné. Le service civil pour la paix a également occupé une place importante dans les discussions. Il s'agissait de savoir s'il est opportun de développer ce programme pour l'ex-Yougoslavie. Le débat a essentiellement porté sur l'utilité et l'impact d'un tel programme dans le contexte connu qui est celui de l'ex-Yougoslavie. Eiréné est conscient de la modestie de son action en tenant compte du nombre des volontaires qui seront engagés et de l'enveloppe financière qui sera mise à la disposition de ce programme, mais estime que ces facteurs, non négligeables par ailleurs, ne doivent pas justifier un non engagement du mouvement. Le chemin de la réconciliation sera long, voilà peut-être pourquoi il faut initier au plus tôt le dialogue et la médiation.

Le simple art de bénir

Par Pierre Pradervand

Au réveil, bénissez votre journée, car elle déborde déjà d'une abondance de biens que vos bénédictions feront apparaître. Car bénir signifie reconnaître le bien infini qui fait partie intégrante de la trame même de l'univers. Il n'attend qu'un signe de nous pour se manifester.

En croisant les gens dans la rue, dans le bus, à votre lieu de travail, bénissez-les tous. La paix de votre bénédiction sera le compagnon de leur chemin, et l'aura de son discret parfum une lumière sur leur route. Bénissez ceux que vous rencontrez dans leur santé, leur travail, leur joie, leur relation à Dieu, à eux-mêmes et aux autres. Bénissez-les de toutes les façons concevables, car de telles bénédictions ne sèment pas seulement les semences de la guérison mais, un jour, jailliront comme autant de fleurs de joie dans les espaces arides de votre propre vie.

En vous promenant, bénissez votre village ou votre cité, ceux qui la gouvernent et ses enseignants, ses infirmières et ses balayeurs, ses prêtres et ses prostituées. A l'instant même où quelqu'un exprime la moindre agressivité, colère ou manque de bonté à votre égard, répondez avec une bénédiction silencieuse: bénissez-les totalement, sincèrement, joyeusement, car de telles bénédictions sont un bouclier qui les protège de l'ignorance de leurs méfaits, et détourne la flèche qui vous est adressée.

Bénir signifie désirer et vouloir inconditionnellement, totalement et sans réserve aucune le bien illimité – pour les autres et les événements de la vie – en puisant aux sources les plus profondes et les plus intimes de votre être. Cela signifie révérer et considérer avec un émerveillement total ce qui est toujours un don du Créateur – et cela quelles que soient les apparences. Celui qui est porté par votre bénédiction est mis de côté, consacré, en entier. Bénir signifie invoquer la protection divine sur, penser avec une reconnaissance profonde à, et parler avec gratitude de quelqu'un ou quelque chose. Cela signifie encore appeler le bonheur sur quelqu'un – encore que nous ne soyons jamais la source de la bénédiction, mais simplement le témoin joyeux de l'abondance de la vie.

De bénir tout et tous, sans discrimination aucune, constitue la forme ultime du don, car ceux que vous bénissez ne sauront jamais d'où vint ce rayon de soleil qui soudain perça les nuages de leur ciel, et vous serez rarement témoin de cette lumière dans leur vie. Quand, dans votre journée, quelque événement inattendu vous bouleverse autant que vos plans, éclatez en bénédictions, car la vie est en train de vous apprendre une leçon, même si sa coupe peut vous sembler amère. Car cet événement que vous pensez être si indésirable, vous l'avez en fait suscité, afin d'apprendre la leçon qui vous échapperait si vous hésitiez à le bénir. Les épreuves sont des bénédictions cachées, et des cohortes d'anges suivent leurs traces.

Bénir signifie reconnaître une beauté omniprésente cachées aux yeux matériels. C'est activer la loi universelle de l'attraction, qui, du fin fond de l'univers, amènera dans votre vie exactement ce dont vous avez besoin dans le moment présent pour grandir, progresser et remplir la coupe de votre joie.

Quand vous passez devant une prison, bénissez ses habitants dans leur innocence et leur liberté, leur bonté, la pureté de leur essence et leur pardon inconditionnel. Car on ne peut qu'être prisonnier de l'image qu'on a de soi-même, et un homme libre peut marcher sans chaînes dans la cour d'une prison, tout comme les citoyens d'un pays libre peuvent être prisonniers quand la peur se tapit dans leur pensée.

Quand vous passez devant un hôpital, bénissez ces patients dans la plénitude de leur santé, car même dans leur souffrance et dans leur maladie, cette plénitude attend simplement d'être découverte. Et quand vous voyez une personne en pleurs ou apparemment brisée par la vie, bénissez-la dans sa vitalité et sa joie: car les sens matériels ne présentent que l'inverse de la splendeur et de la perfection ultimes que seul l'œil intérieur peut percevoir. Il est impossible de bénir et de juger. Alors maintenez en vous ce désir de bénir comme une incessante résonance intérieure et comme une perpétuelle prière silencieuse, car ainsi vous serez de ceux qui procurent la paix et, un jour, vous découvrirez partout la face même de Dieu.

Et par-dessus tout, n'oubliez pas de bénir cette personne merveilleuse, totalement belle dans sa vraie nature, et si digne d'amour que vous êtes.

Démocratiser la démocratie

«Démocratiser la démocratie», un défi pour Haïti

Entretien avec Jean-Bertrand Aristide:

Jean-Bertrand Aristide a quitté le gouvernement en février de cette année en transmettant le pouvoir à son successeur René Préval. Toujours préoccupé de la situation présente et future à Haïti, convaincu du rôle décisif dans la politique de son pays.

Les réflexions d'Aristide ne se limitent pas à l'analyse des événements quotidiens de l'île antillaise, mais portent aussi sur les grands thèmes continentaux et planétaires.

«Faire revivre l'espérance dans les relations Nord-Sud, en renforçant le rôle de la société civile», tel est l'un des thèmes essentiels de son analyse.

Il faut y ajouter le concept de «démocratiser la démocratie» dans un continent où la chute des régimes dictatoriaux n'a pas été accompagnée d'une plus grande justice et d'un meilleur équilibre économiques.

Aristide, ancien président d'Haïti et ancien prêtre catholique romain (il est retourné à l'état laïc à la fin de l'année passée), dirige actuellement la «Fondation pour la démocratie», à Port-au-Prince.
Il se trouvait en Suisse début juin. Comme invité spécial au 25e anniversaire de la «Communauté de travail des œuvres d'entraide», qui regroupe les 5 ONG les plus importantes de Suisse. C'est à cette occasion que Sergio Ferrari a pu s'entretenir avec lui.



Jean-Bertrand Aristide: dévoué à ses concitoyens.

Sergio Ferrari (S.F.): Malgré la transition - la première de ce genre dans toute l'histoire de Haïti - qui a eu lieu en février 1996, différents signes montrent que la situation continue d'être complexe...

Jean-Bertrand Aristide (J.B.A.): Nous vivons un processus démocratique. La dictature qui a gouverné de 1991 à 1994 a profondément dégradé le tissu social. Pour construire un véritable Etat de droit, il faut remettre les choses en ordre. C'est dans ce contexte que continue un débat politique intense et le dialogue est un élément essentiel pour reconstruire ce tissu social.

S.F.: Pensez-vous que le processus en cours ait, malgré tout, la force de s'imposer?

J.B.A.: La réalité est complexe. Plus on y regarde, plus on peut voir la profonde débilité de la structure économique et la nature corrompue du système judiciaire.

Par bonheur, l'absence de l'armée dissoute l'an dernier - ses 7000 hommes accaparaient 40% du budget national - permet l'émergence progressive d'un nouvel Etat de droit.

Malgré tout, je suis persuadé que le processus démocratique est irréversible. Nous pouvons nous demander si ce processus est fragile, et c'est le cas. Mais nous croyons en nous-même et dans l'avenir. Et c'est à nous de construire cet avenir!

S.F.: Le débat économique - et plus particulièrement, la privatisation des entreprises d'Etat - focalise l'attention de l'opinion publique haïtienne. Qu'en pensez-vous?

J.B.A.: Nous parlons d'un pays qui est le plus pauvre du continent, mais qui est extrêmement riche en ressources humaines.
Si la population haïtienne restait exclue de la participation au processus démocratique, nous irions à l'échec. Parce que la démocratie ne peut pas être un cadeau tombé du ciel ou venir de l'extérieur. Elle doit résulter d'un processus qui implique la participation de toute la population. Il est donc impératif d'écouter le peuple, de lui permettre de s'exprimer sur un thème aussi essentiel que celui de l'économie. Réduire cette question à un débat entre ceux qui sont «pour» ou «contre» la privatisation nous fait courir le risque de divisions stériles. Nous avons besoin de la richesse produite par l'effort commun de tous pour voir les risques, les implications, les dangers et les avantages de toute décision et pouvoir négocier dans la dignité.

S.F.: Quelle est donc votre opinion sur la question de la privatisation?

J.B.A.: Politiquement, le peuple haïtien a réussi à mettre en déroute la dictature. L'important pour lui maintenant, c'est de réussir économiquement. Le succès politique est lié à la participation du peuple, non comme objet, mais comme sujet historique.

Il en résulte que le peuple doit également se prononcer sur les options économiques.. Il est important de s'écouter les uns les autres. La prospérité économique dépendra de la participation, de la capacité d'écoute et de dialogue, de la volonté de ne pas s'imposer aux autres, ni de se mettre à genoux devant eux.

La politique est un rapport de force permanent

S.F.: Après votre retour en Haïti, accompagné de l'intervention de troupes nord-américaines, on pourrait assimiler la normalisation institutionnelle à une «démocratie sous tutelle». Cette interprétation est-elle correcte?

J.B.A: Haïti est la première nation noire du monde qui ait conquis son indépendance en 1804.

Mais elle a vécu une exploitation institutionnalisée durant des décennies, parce qu'elle était occupée par sa propre armée.

Aujourd'hui, 10 ans après le début du processus démocratique*, la liquidation de l'armée démontre que nous sommes en train de changer un pays occupé en un Etat de droit. Nous avons réussi progressivement, avec maturité et sérénité... Nous ne pouvons pas avoir l'illusion de prétendre modifier la structure économique en quelques mois. Cela demande du temps...

S.F.: Quel est le principal obstacle à l'approfondissement du processus en cours?

J.B.A.: Ce projet national, basé sur le consensus, ne peut être réalisé qu'à la condition de ne pas rester dans le cadre d'une démocratie formelle ou sous tutelle, comme on peut parfois le penser à l'extérieur.

Cela implique une grande tolérance entre tous, mais une claire intolérance envers la corruption institutionnelle et l'injustice chronique.

S.F.: Votre évaluation globale des dix dernières années qu'a vécues Haïti semble assez optimiste...

J.B.A.: Je dirai que le démantèlement de l'armée implique une victoire totale des masses haïtiennes, des pauvres, du 95% de la population.

Néanmoins, le corps social aura besoin de temps pour sentir l'effet de cette nouvelle dynamique sans répression interne institutionnalisée.

Si nous parlons d'une économie à l'agonie, il est évident que nous ne pourrons pas la ressusciter sans stabilité politique et celle-ci dépend d'une gestion démocratique correcte.
Si nous continuons à créer les espaces nécessaires pour faire de la participation de tous et de toutes une réalité et non un slogan, alors je suis convaincu que nous impulserons une autre forme d'économie qui permettra une croissance et un développement humains.

S.F.: La profonde misère que vit votre pays ne contredit-elle pas cette proposition?

J.B.A.: Exactement. Il faut aussi rappeler que l'une des tâches essentielles de la société civile aujourd'hui - particulièrement dans les pays du Sud - consiste à démocratiser la démocratie. Notre problème, c'est que la démocratie qui semble se réinstaller partout dans le Sud court le risque de n'être rien de plus qu'une «formalité», si nous ne nous engageons pas par tous les moyens à lui donner un contenu. A quoi sert-il au simple citoyen d'un pays du Sud d'aller voter librement, si cela ne lui donne pas l'opportunité d'améliorer

ses conditions de vie? D'où l'importance de promouvoir une croissance économique plus équitable et un développement plus participatif, entre autres priorités...

S.F.: Dans ce cadre, il me semble que nous devrions aborder un aspect-clé dont vous n'avez pas parlé jusqu'ici. L'avenir des relations entre Haïti et les Etats-Unis...

J.B.A.: La politique implique un rapport de forces, de même que l'économie est basée sur des intérêts différents. A chacun de défendre ses intérêts à partir de ses propres forces. Nous croyons que nous pouvons continuer à négocier dans la dignité pour maintenir l'équilibre des forces...

S.F.: La normalisation des relations diplomatiques avec Cuba, dernier acte de votre mandat présidentiel, exprime-t-elle ce jeu délicat de relations et de forces?

J.B.A.: Totalement. Une grande maturité est nécessaire pour décider clairement de ce qu'il faut faire et à quel moment.

S.F.: Vos paroles ressemblent souvent à celles d'un chef d'Etat. Pourtant, vous êtes aujourd'hui un dirigeant politique. Comment concevez-vous votre rôle à l'étape actuelle?

J.B.A.: Celui d'un citoyen au service de ses concitoyens, hommes et femmes, sans distinction de couleur ou de nationalité. Plus que jamais, nous devons promouvoir le dialogue pour construire ensemble ce nouveau pays surgi des cendres de la dictature. Sans nous fixer sur de fausses utopies, mais sans dresser entre nous des murs inexplicables.

S.F.: Pour conclure, quelle réflexion voudriez-vous partager avec la communauté internationale?

J.B.A.: Je suis préoccupé par le silence de l'opinion publique envers notre peuple héroïque et courageux qui continue à lutter en silence pour la paix et la démocratie, ni formelle ni électronique, mais véritable. Parfois, je pense que l'opinion publique s'exprime peu, parce que le sang ne coule plus. Mais j'en appelle à nos amis pour qu'ils continuent de partager notre bonheur nouveau.

Propos recueillis par Sergio Ferrari.

*C'est en 1986 que Jean-Claude Duvalier, «Baby Doc», deuxième dictateur de la famille Duvalier, a dû quitter le pays pour se réfugier sur la Côte-d'Azur.

Communiqué de presse de solidarité avec «Le Courrier» à la presse Suisse

Le 12 juin dernier, la Société catholique romaine de Genève a subordonné la poursuite de son appui financier au journal *Le Courrier* au renvoi de son rédacteur en chef, M. Patrice Mugny.

Cette condition, considérée comme inadmissible par l'ensemble du personnel du *Courrier*, a soulevé une vague de protestations et des réactions en chaîne musclées dans les secteurs les plus divers de la société helvétique.

En tant qu'organisations de coopération au développement membres d'Unité (communauté de travail regroupant plus de 20 ONG d'envoi de volontaires dans les pays du Sud), l'une de nos principales activités réside dans un travail d'information et de sensibilisation en Suisse sur les questions de déséquilibre Nord-Sud, et sur les injustices, qui n'épargnent d'ailleurs pas la Suisse.

Nous apprécions la rigueur intellectuelle des journalistes du *Courrier* ainsi que la ligne rédactionnelle du journal; sa sensibilité aux problèmes sociaux, son intérêt pour les plus pauvres et les sans voix, et son ouverture d'esprit, correspondent tout à fait aux principes chrétiens, humanistes et de justice sociale qui sont les nôtres.

Le coup porté à ces principes, et au travail des journalistes du *Courrier* relève d'une attitude incompréhensible de la part d'un organisme chrétien. Il s'agit en outre d'une atteinte injustifiée et inacceptable à la liberté de la presse, à la liberté d'expression et à la liberté de penser.

C'est pourquoi, nous tenons à manifester ici notre solidarité avec la rédaction et le personnel du *Courrier*. Nous tenons aussi à exprimer notre indignation face au chantage auquel se livre la Société catholique romaine et nous lui demandons instamment de revenir sur sa décision dans les plus brefs délais: nous ne voulons pas d'un *Courrier* muselé. Nous voulons continuer à regarder l'Essentiel autrement.

Eiréné, Service chrétien international pour la paix;
Frères sans Frontières;
GVOM, Groupes volontaires Outre-Mer;
Interteam, Luzern, Fachleute im Entwicklungseinsatz;
Aiuto medico al Centro America;
Communauté des Missionnaires laïques;
Centre écologique Albert Schweizer;
Cecotret-Brücke;
Rédaction d'Interrogation

Rédaction
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580-2

FSF
Frères sans frontières
Case postale 129
CH-1709 Fribourg
CCP 17-7786-4

GVOM
B. Faidutti-Lueber
R. Henri-Mussard 6
CH-1208 Genève
CCP 10-20968-7

EIRÉNÉ
Comité suisse
Godi Glatz Consulting
CH-1350 Orbe
CCP 23-5046-2

Changement d'adresse
Prière de l'annoncer directement au mouvement concerné

«Interrogation» paraît huit fois par année
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression:
Imprimerie Glasson SA – Rue de la Léchère 10 – CH-1630 Bulle

JAB – 1033 CHESEAUX-SUR-LAUSANNE